

## DANS LA MEME COLLECTION

PERLES NOIRES

*Le Meilleur du Prix Polar de Cognac*  
Collectif

SANGUINE SURTOILE

Alain Bron

SOUS LE VOILE DE LA PAPESSE

Corinne Morel

LE CLAN DE S.A.T.A.N.

*Prix Scriptura 2000*  
Bernard Schreier - Luc Trassoudaine

DERRIERE LE MASQUE

Jean-Marie Lubrano

SIX COULEURS POUR L'ENFER

André Guérard - Philippe Mosseri

LE BON DIEU SANS CONFECTION

Joseph Farnel

L'INSTANT QUI PRECEDE

Léo Bekker-Gomez

LOTO MEURTRIER

*Prix Locard 1999*  
François Quentin

ON ACHEVE BIEN LES CADAVRES

Fred Belin

LES SAIGNEURS DE LYON

Bernard Schreier - Luc Trassoudaine

LE TRACASSIN

Trevor Delocktey  
traduction Thierry Falissard

AFFAIRE DE CŒURS

Fernand Héroux - Liz Morency

SILENCE! ON TUE

Corinne Morel

PETITES VACANCES AVEC LA MORT

Gérard Laveau

LA TRACE DU DIABLE

Gérard Laveau

## **PUBLICATIONS DE DANIEL ICHBIAH**

NE QUITTEZ PAS, JE VOUS PASSE MON REPONDEUR  
Ed. de l'Instant - 1986

X Y Z  
Fleuve Noir Anticipation - 1993

BILL GATES ET LA SAGA DE MICROSOFT  
Ed. Pocket - 1995

PLANETE MULTIMEDIA  
Ed. Dunod - 1994

L'EMPIRE INVISIBLE, LA CIVILISATION DES OBJETS INTELLIGENTS  
Ed. Village Mondial - 1996

LA SAGA DES JEUX VIDEO  
Ed. Pocket - 1998

CYBERCULTURE  
Ed. Anne Carrière - 1998

*Livres spécialisés sur les jeux vidéos, Internet et le multimédia :*

Guide de jeu MYST - 1999 - MSE  
Guide de jeu L'AMERZONE - 1999 - Sybex  
Guide de jeu VERSAILLES - 1999 - First  
Guide de jeu EGYPTE - 1999 - First  
Guide de jeu CHINE - 1999 - First  
Guide de jeu ATLANTIS II - 1999 - First  
LE PC MULTIMEDIA POUR DEBUTANTS - 1999 - Microsoft Press  
Guide de jeu LES CROISADES - 2000 - First

**Daniel Ichbiah**

**LES BANQUIERS  
DU  
TEMPS**



**LE CHOUCAS NOIR**  
ÉDITIONS DU CHOUCAS

## I

— Nous détenons une arme comme l'humanité n'en a jamais eu. Tout comme l'atome, elle doit être maîtrisée. Si nous en faisons un savant usage, nous pouvons apprivoiser le destin et rendre l'existence plus douce. Faute d'une supervision adéquate de ce pouvoir, nous allons au-devant d'un gâchis monumental.

La main posée à plat sur la tablette d'une cheminée d'albâtre, Philip Whitman, parle d'un ton déclamatoire. Affalé sur un canapé, Balthazar Payet dévisage avec perplexité l'organisateur de la réunion secrète. Vêtu d'une longue veste noire à épaulettes recouvrant un gilet brodé et une chemise à jabot, Whitman est impérial. Ses cheveux blancs rabattus vers l'arrière et sa corpulence génèrent un sentiment de respect mêlé de crainte. Quelle sorte d'homme se cache derrière le dandy? Whitman ne manque pas d'un certain charisme. Pourtant, sous la douceur appuyée, Payet perçoit une centrale nucléaire latente.

Balthazar Payet se passe et repasse la main sur sa barbe d'un jour. Epuisé par un voyage éreintant, il ne parvient pas à prononcer un mot. Était-il raisonnable de répondre à une telle invitation? S'il avait écouté son instinct, il aurait refusé de se prêter à ce jeu outrageusement biaisé. Mais la curiosité avait été trop forte.

Les pensées s'entremêlent dans l'esprit du jeune homme aux cheveux bruns. Où suis-je? Whitman peut-il ressentir de l'affection pour des âmes insoumises? Peut-on téléphoner à Paris? Pourquoi faudrait-il influencer sur le cours des événements? Puis-je prendre une pâte d'amande alors qu'il n'en reste que deux?

Son regard dérive sur les tapisseries murales évoquant d'antiques paysages et sur les formes dorées qui ornent le plafond. Balthazar reconnaît le style palladien propre à l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une brume étourdit sa conscience... Le seigneur du château paraît bien différent du photographe d'ours polaires rencontré sept semaines plus tôt. Dans un demi-sommeil, Balthazar voit défiler le

souvenir de cette singulière entrevue avec Whitman en Alaska, au *Panoramic Hotel* sur la route qui relie Dawson Creek à Fairbanks...

C'était en janvier. La Mountain Oil avait dépêché Balthazar Payet en mission d'étude sur les techniques de sondage du sol pétrolifère. A une heure du matin, il s'était rendu au bar du club Angelis. Sur la piste, une Tahitienne, nue sous un savant lacis de feuilles d'aluminium, s'abandonnait à la transe hypnotique impulsée par les syncopes synthétiques.

Un lord aux yeux pétillants avait engagé la conversation d'un ton badin.

— Mais qu'est-ce que les baleines lui ont fait?

— Plait-il?

— Je parle de la danseuse. Je l'ai vu exécuter son numéro dans une île d'Hawaii en août!

Payet avait manifesté son désarroi : que lui voulait cet allumé planant non identifié?

— Un soupçon d'explication me ferait du bien.

— Les rorquals effectuent un trajet migrateur exactement inverse à cette beauté bananière. L'été, elles viennent pêcher aux alentours, au large des îles Aléoutiennes.

— L'hiver, ces mêmes baleines migrent vers Hawaii?

— En effet. Elles préfèrent accoucher sous le soleil. Vous aimez leur musique?

— Bof!... La techno me laisse de marbre. Je serais plutôt porté sur...

— Je parle des baleines. De leur chant sublime, intense, visqueux.

— Etrange... C'est l'effet que produit sur moi Billie Holiday.

— Rien n'est comparable à la chanson des baleines à bosse! Même pas le zinzinement de la fauvette!

— Vous connaissez vraiment Lady Day? Sa version de *Fine and Mellow*, est un frisson qui dépasse l'entendement.

Whitman ne semblait pas l'entendre.

— A la saison des amours, les baleines se livrent, des heures durant, à des chants d'une incroyable subtilité harmonique. L'oreille, troublée mais captive, voit s'entremêler les soupirs et gémissements

d'un orgue d'église badigeonné à l'huile de ricin. Rien ne peut se mesurer à ce balbutiement.

Balthazar avait été attiré par ce personnage, aux allures de Citizen Kane. Après la fermeture du bar, Whitman avait invité Payet à continuer la conversation dans le salon de sa suite. Sur un mur, Balthazar avait découvert une splendide collection de photographies d'ours de la région, prises par son hôte. Le luxe ambiant avait suscité de vastes interrogations. Whitman, après avoir joué avec la curiosité de son interlocuteur, avait avoué qu'il était banquier dans le civil. Payet s'était présenté comme le directeur du marketing France de la Mountain Oil, une compagnie pétrolière.

La discussion avait pris une forme douteuse. Par un jeu de questions-réponses biseautées, le quadragénaire grisonnant avait entraîné Payet dans le pervers labyrinthe des sous-entendus. Tout en jouant au chat et à la souris, les deux hommes avaient détecté qu'ils partageaient ce même secret immense, plus large que l'océan des étoiles. Whitman, le ténébreux suivait Balthazar à la trace depuis plusieurs années. Payet s'était surpris à rêver: était-il là le compagnon inespéré à qui l'on pourrait enfin raconter cette invraisemblable épopée qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa vie?

Sept semaines plus tard, dans son appartement parisien, Payet avait reçu un message intrigant, l'invitant à gagner Prague à partir d'une ville étrangère. Il s'était rendu à Dniepropetovsk en Ukraine, avait loué un break diesel et traversé les Carpates, en direction de la Tchécoslovaquie. La route avait été pénible, mais que n'aurait-il donné pour en apprendre un peu plus sur cet étrange pouvoir que Whitman semblait partager?

Trois jours plus tard, Balthazar se trouvait à Prague à la sortie du restaurant *Berjozka*, à la tombée de la nuit. Comme prévu, un taxi était venu le cueillir et dans le courant de la conversation, la conductrice avait prononcé la phrase code:

"L'ennui naquit un jour de l'immortalité."

Près de l'église Saint Nicolas, la voiture s'était arrêtée dans une impasse. Payet était entré à l'arrière d'une camionnette où l'attendait une fille au crâne rasé et aux cils blonds. Elle l'avait enveloppé dans

un sac de toile percé de minuscules orifices. Stoïque, Payet avait pris son mal en patience: les mesures de sécurité prises par Whitman étaient justifiées.

Après moult haltes, suivies de changements de véhicules et trajets cahoteux, le Parisien avait été déposé dans une demeure retirée des terres de Bohême - à en croire les arômes d'orge et de navets. Payet, toujours dépourvu de vision avait été transporté le long d'interminables couloirs et escaliers. Lorsqu'il avait été libéré de sa prison de toile, il avait découvert, à demi-hébété, ce salon ovale aux plafonds surélevés. Whitman se tenait debout près de la cheminée, quelque peu irréel...

Le bruit d'un pas feutré dans le couloir extrait Payet de sa rêverie. Il se redresse lentement sur son canapé. La grande porte s'ouvre lentement. Deux servantes voilées et habillées de pièces de tulle déposent un deuxième invité. Du sac de toile, émerge un individu au visage paisible.

Vêtu d'une ample veste de laine aux tons chatoyants, l'homme porte des cheveux blonds rassemblés en catogan par un ruban de satin. Il s'approche du canapé et salue le Parisien en s'inclinant légèrement:

— Je m'appelle Paul Gucci.

Payet marmonne son propre nom tout en serrant la main de l'inconnu. Gucci l'impressionne par son visage aussi lisse que celui d'un enfant. De façon inexplicable, il ne semble pas avoir été marqué par la rudesse du voyage; à peine arrivé, le nouveau venu examine les lieux. Son regard s'attarde sur les montants surmontés de boas de bronze de la seule fenêtre de la pièce, que des volets massifs isolent de l'extérieur. Balthazar réalise qu'il est impossible de déterminer la situation géographique de la gentilhommière ou même l'heure de la journée.

Gucci fait mine de s'avancer vers Whitman, mais ce dernier, d'un signe de la main, l'invite à s'asseoir. Le nouvel hôte se love dans un fauteuil en acajou tapissé de motifs orientaux. La présence de ce compagnon placide modère la sourde angoisse de Balthazar.

La porte s'ouvre à nouveau. Trois servantes encadrent un personnage

recouvert de toile qu'elles manipulent avec brusquerie. De toute évidence, ce troisième invité a manifesté une résistance acharnée aux tentatives de le contrôler. Les gardes coupent les liens qui retiennent le sac de toile au-dessous de la glotte et laissent le nouvel arrivant se dépêtrer de cette gangue malplaisante.

Balthazar découvre avec stupeur une fille qui paraît tout juste dix-neuf ans. Sa chevelure rousse ramenée vers l'arrière, et le médaillon d'argent qu'elle porte à son cou font ressortir la blancheur virginale de sa peau tachetée. Sa beauté est telle qu'il se sent paralysé par l'émotion. La déesse lance un regard noir envers Whitman. Elle s'approche ensuite de Balthazar et se présente:

— Stella O'Brian.

D'une voix fluette, Balthazar se présente. Il n'arrive pas à soutenir le regard de la sublime jeune fille. Les bouches immenses l'ont toujours laissé perplexe.

Après avoir salué Gucci et ajouté qu'elle arrivait de San Francisco, Stella s'installe sur un divan dont les pieds représentent des végétaux enroulés sur eux-mêmes. La Californienne est habillée d'une courte robe bleue striée de lignes argentées. Intrigué, Balthazar se demande si à la différence des autres participants, elle n'est pas authentiquement jeune. Stella dégage une luminosité comme seuls peuvent l'entretenir ceux qui n'ont pas encore pénétré la grisaille de l'univers adulte. Pourtant, derrière ses traits enjoués, transparait l'ombre d'une lourde tristesse, une plaie trop récente pour avoir subi la cicatrice du temps. Payet la dévisage avec circonspection: quel peut bien être son âge réel?

Face à l'assemblée au complet, Whitman entame un discours grandiloquent.

— Soyez les bienvenus dans l'appartement-témoin de l'Olympe. Vous et moi sommes des élus qu'une pince invisible a sélectionné parmi la multitude.

Il passe une main sur ses cheveux d'argent et fixe une étoile hypothétique.

— Mais à quoi bon tutoyer le surnaturel si l'on n'est pas à même d'en caresser les plumes? Nous sommes fragiles, terriblement fragiles.

Mal à l'aise, Stella fait glisser ses ongles roses sur son front tendu.



— Au cours des journées qui vont suivre, continue Whitman, je vais vous transmettre un enseignement à nul autre pareil. Le fruit de deux décennies de recherches sur la nature et le véritable potentiel de... ce talisman sublime.

Joignant le geste à la parole, il extrait d'une poche intérieure, une petite pierre d'un noir de Chine surplombée d'une surface cristalline.

En proie à une peur panique, Payet effectue un saut aérien, se réfugie derrière le canapé et brandit un objet similaire qu'il dirige droit vers Whitman.

— Vous êtes fou, Philip! Lâchez cela!...

Le banquier le regarde amusé, insensible aux effets de la pierre létale que Balthazar pointe sur lui. Sans manifester le moindre empressement, le gentleman range l'objet décrié, tout en conservant un regard malicieux.

Les yeux globuleux, Payet émerge du choc. Tout en continuant de braquer Whitman, il se retourne et jette un œil sur ses compagnons. Gucci s'est blotti derrière une bibliothèque murale. Il tient à la main une roche qu'il oriente vers le sol tout en demeurant sur le qui-vive. Stella n'a pas bougé de son siège. Elle s'est contentée de faire tourner la boule incrustée dans le médaillon qu'elle porte au cou : une saillie reproduit en miniature la paroi cristalline. Le sentiment d'angoisse imprime des reflets violacés sur sa peau d'ivoire; accentuant le contraste des pigments roux. Payet ne peut s'empêcher de la trouver diaboliquement attirante.

Une porte dérobée s'ouvre en crissant. Le sang glace les veines de Payet: tout comme ses compagnons, il voit progressivement apparaître une réplique en tout point parfaite de Whitman!

Le double du banquier se tient, serein et imposant, sur le seuil. Une lumière blanche émanant de l'extérieur lui confère un aspect angélique.

Balthazar, pétrifié par le spectacle des jumeaux, hésite sur la marche à suivre. Gucci, hoche la tête d'un air entendu et regagne son fauteuil en acajou comme s'il marchait sur des nuages. Stella, apparemment soulagée, essuie une larme avant de refermer son médaillon d'argent. Elle éclate même d'un rire nerveux, aussitôt

relayée par Gucci. Payet n'est pas de la fête. Ulcéré, il se relève et se laisse tomber violemment sur le canapé anglais. Le faciès qu'il manifeste laisse à penser qu'il n'a pas apprécié la plaisanterie.

Le duplicata de Whitman se veut rassurant.

— Ce que vous avez vu n'était qu'une illusion, un effet d'une technologie que j'affectionne et que l'on appelle la Vie Artificielle.

Actionnant une télécommande, il provoque l'évanouissement de la réplique qui se tenait près de la cheminée.

Au fond de lui, Philip Whitman est terrorisé. Quel irresponsable ce Payet! Comme il a eu raison de se méfier de ce fébrile acrobate: à jamais immature, il tue d'abord et réfléchit ensuite. En cas de danger, il devient totalement incontrôlable! S'il n'avait recouru à cette illusion technologique, Whitman reposerait à même le sol. Stella paraît moins émotive, mais elle n'aurait pas davantage hésité à l'éliminer. Seul Gucci s'avère prévisible, son self-control est remarquable.

Tandis qu'il se dirige vers l'emplacement où se tenait sa copie conforme quelques secondes auparavant, Whitman réalise qu'il entame la partie d'échecs la plus risquée de toute son existence. La rencontre en ces lieux n'a qu'un seul but: accaparer les pierres de vie de ces demi-dieux en puissance.

Pourra-t-il les convaincre de se séparer de ce qui leur est le plus cher? A cette fin, il entend dévoiler des secrets inouïs. Une connaissance ultime qui à terme, transcendera les capacités mêmes de la pierre de vie.

La partie serait aisée si dans le même temps, il ne devait cacher qu'il a lui-même perdu ce pouvoir. Depuis vingt ans, sa propre pierre n'a plus aucun effet. Chaque jour qui passe est comme un sursis arraché au destin: les milliards de criminels de cette planète purulente grouillent en liberté non surveillée. Comme il est devenu aisé de l'assassiner. Il faut gagner cette folle course contre la montre avec l'éternité.

## II

Whitman s'approche de la fenêtre et s'installe sur un tabouret surélevé. Il s'efforce d'agir comme si rien ne s'était passé.

— Quelqu'un désire-t-il une truffe mentholée?

Balthazar Payet explose de rage.

— Philip, quelle est cette mascarade? A quoi rime cette plaisanterie d'un goût abject?

— Ne vous formalisez pas, Balthazar. Vous avez failli m'éliminer et moi je ne joue pas les effarouchés. C'était une farce destinée à briser la glace. Voilà tout.

— Je ne suis pas venu pour voir Guignol, Whitman! J'ai pris une semaine de congé sans solde pour être ici, et...

— Décontractez-vous, Payet! Et arrêtez de jouer au directeur du marketing propre sur lui. C'est du passé tout cela maintenant.

Balthazar sent monter en lui une antique pulsion romantique.

— Whitman. Je sais que vous paraissez quarante ans et moi vingt-cinq. Pourtant, lorsque j'abordais les plages dévastées du Golfe de Santa Manza, avec pour seul bagage mes frusques en lambeaux, votre mère n'était pas encore née. J'ai vu le chemin de fer se dresser entre Paris et Cannes, amenant vers la côte d'Azur la perle de l'aristocratie britannique alors que vous n'étiez pas même un spermatozoïde. Tandis que vous biberonniez les mamelles de Lady Whitman, je côtoyais Signac et Maupassant sur la route des gorges du Verdon...

Sous le regard ébahi de Stella et Paul, les deux hommes argumentent leur fait.

— Payet, vous êtes né en 1821, n'est-ce pas?

— Tout à fait. Le 12 février 1821.

— Ayant moi-même vu le jour en 1881, nous avons soixante ans de différence. Une miette face à l'éternité. Nous sommes tous deux des bébés, en comparaison du temps qui nous reste à vivre. J'assume totalement mon statut de bambin qui suce son pouce à la face du monde.

Gucci intervient dans le débat:

— Je suis au diapason avec Philip. Je suis moi-même né à Venise en 1615. Pourtant, je me sens comme un nouveau-né.

Payet tressaille.

— Vous voulez dire que...

— Oui, j'ai près de quatre cents ans d'expérience. Mais le temps n'est-il pas une illusion?

Payet demeure interloqué par une telle révélation. Stella se mordille nerveusement l'annulaire. Whitman jette un œil complice à l'Italien et revient à la charge.

— Votre problème est simple, Balthazar, vous êtes potentiellement immortel, mais vous continuez de raisonner comme un éphémère. Qui plus est, votre langage est d'une autre époque.

Balthazar enfouit son visage dans ses mains.

— Pardonnez-moi Philip si je ne me sens pas à ma place dans un monde vulgaire et mécanisé. J'ai été marqué par le style d'un siècle qui avait une autre idée de l'esthétique.

Payet réalise qu'il n'est pas vraiment en train de répondre à son contradicteur. Ses mots s'adressent de façon détournée à Stella... Sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi, il est subjugué par la grâce qui émane de cette rousseur éperdue. Sans avoir l'air d'y toucher, il déploie une stratégie de séduction qui lui a toujours réussi: l'incorrigible romantique.

La voix de Whitman le ramène à la réalité.

— Au-delà de la facétie, je tenais à faire la démonstration de l'état d'avancement technologique auquel je suis parvenu. Je ne sais pas si vous avez pleinement réalisé la prouesse technique.

Gucci, bienveillant, embraye sur le sujet:

— J'ai vraiment eu l'impression que vous étiez là. L'image avait un volume, une consistance, une épaisseur... Comment parvenez-vous à simuler une telle présence?

Whitman esquisse un sourire en coin:

— J'ai tant de choses à vous révéler. Fondamentalement, la Vie Artificielle consiste à simuler une scène avec un réalisme total, au-delà de tout soupçon.

Payet fait preuve d'une soudaine curiosité.

— Mais alors, comment savoir si vous êtes vraiment parmi nous en ce moment même?

Pour toute réponse, le banquier lui envoie en pleine figure une nougatine. D'une main, Payet l'attrape au vol.

— Voilà qui devrait vous rassurer, indique Whitman.

— Cela ne prouve rien, répond le Parisien. Je ne crois que ce que je touche.

Payet se lève, s'approche de la cheminée, pose un doigt sur le front du banquier puis tapote sur son ventre. Pendant ces longues secondes, Whitman se sent mourir à petit feu: personne n'a le droit de l'approcher de si près. Gucci détecte ce malaise furtif, mais chasse aussitôt de son esprit cette impression suspicieuse.

— Pas de doute, il est réellement en chair et en os, constate le Parisien.

La Californienne s'insère pour la première fois dans la conversation.

— J'ai déjà assisté à une expérience de Vie Artificielle.

Balthazar a la chair de poule. Cette fille est craquante. Sa voix est aussi délicieuse que son visage, ces jambes qui dépassent de la robe striée d'argent, sa peau, ses yeux bleu-vert et cette grande bouche... Whitman se sent insulté.

— Ah oui? Qu'avez-vous vu au juste? Mick Jagger en carton-pâte? Ne confondons pas chirurgie esthétique et high-tech!

Elle le toise avec défi: comme il est aisé de le faire sortir de ses gonds. Depuis leur première rencontre à San Bernardino, elle s'en méfie comme du bérubéri.

— Stella... Vous avez titillé mon amour-propre avec vos insinuations gratuites! Quelle était cette soi-disant expérience?

— Puisque vous insistez... C'était à la cité des sciences de Tsukuba, dans le cadre d'un voyage éducatif.

La voix de Stella se radoucit.

— J'ai ressenti une nouvelle forme de perception, quelque chose de terrifiant et ensorcelant.

Balthazar n'est pas loin de penser qu'il subit le même effet en ce moment même. Whitman invite la Californienne à poursuivre.

— Nous avons visité un temple dont les colonnades évoluaient selon mes désirs. Chaque fois que j'entrouvrais une porte, se déroulait sous mes yeux une scène fantastique, criante de réalité. J'évoluais

dans un cachot peuplé de cadavres purulents aux odeurs infâmes. L'instinct de survie me poussait à quitter cet endroit quand bien même je savais qu'il n'était qu'illusion.

Whitman plisse les yeux d'un air dédaigneux.

— Avez-vous eu droit à des expériences plus réalistes?

— Oui. J'ai effectué mon baptême de parachutisme sur les cimes volcaniques du Yucapelt. J'ai également contrôlé les mouvements d'un robot réparant une avarie non loin de l'anneau de Saturne.

Payet est anéanti par l'opération séduction que Stella vient de livrer malgré elle. Cette étudiante est irrésistible. Qui aurait pu croire qu'il rencontrerait une telle fille en ces lieux?

— Loin de moi l'idée de railler ces niaiseries. Mais vous avez dû à chaque fois enfiler un casque, n'est-ce pas? questionne Whitman.

Stella paraît gênée par ce regard pesant.

— Oui... Et c'est au moyen d'un gant que je dictais mes mouvements...

— Au risque de paraître méprisant, je vous rappelle que l'image de mon clone est apparue sans que vous ayez à enfiler le moindre accessoire!

— Whitman. L'original ou la copie me répugnent pareillement, aboie Stella, hors d'elle.

Gucci et Payet échangent un regard éberlué. Le sorcier des lieux fait comme s'il n'avait rien entendu.

— Je dispose d'une avance considérable sur les universités japonaises et américaines. Il faudra une cinquantaine d'années avant qu'ils soient en mesure de reproduire les mêmes effets. D'ici là... bien des choses se seront passées.

Un sourire frisant l'hystérie s'inscrit sur ses lèvres.

— Vous nous faites saliver, Philip, déclare l'Italien de plus en plus ravi d'être venu. Quel est le rapport entre la Vie Artificielle et la pierre qui nous permet à tous de rajeunir régulièrement?

— Il n'y en a aucun. Je n'ai préparé cette petite scène qu'à des fins de divertissement. Cette technologie m'indiffère totalement. Je la considère comme un gadget de foire.

Payet manifeste sa stupeur:

— Un gadget? Ce que nous avons vu dépasse l'entendement! La puissance qui détiendrait une telle technologie dominerait le

monde. Des guerriers croiraient attaquer des armées sans aucune existence patente, les bombardiers lâcheraient des missiles sur des villes fantômes. Toutes les donnes de l'art militaire sont bouleversées.

Whitman hausse les épaules.

— Cessez de parler de guerres et autres infamies générées par les mortels! Il est temps de changer d'ère. Nous allons changer la base même de la civilisation terrienne.

— Comment cela? s'écrie Stella.

Une vapeur de haine s'empare de l'âme du banquier. Il s'était promis de brider ces pulsions venimeuses qui tôt ou tard remontent à la surface, mais c'est plus fort que lui.

— A terme, il n'y aura plus de conflits, plus de destructions imbéciles des cités patiemment bâties par des millénaires d'artistes inspirés, plus de massacres iniques perpétrés par d'ignobles cafards revêtus d'un galon miteux.

Il s'arrête, gêné d'avoir déjà laissé transpirer l'aversion profonde qu'il éprouve pour les vilains insectes humains.

— Pardonnez-moi. Comme vous, j'ai eu à souffrir de la balourdise des mortels, de leur ignominie structurelle, de leur mauvaise haleine et de leur mépris pour la réussite.

— Nous n'avons pas les mêmes valeurs, mais je peux comprendre ce que vous avez vécu, lâche le Parisien, troublé.

Whitman est emporté par un élan mystique.

— J'ai longtemps cherché la solution qui me libérerait des séquelles de leur sottise permanente. Je l'ai trouvée. Pour la mettre en œuvre, il me faut des alliés à la hauteur. Il m'a fallu quinze ans pour vous localiser un à un.

Stella laisse éclater une tension qu'elle ne parvenait plus à endiguer.

— Whitman ! Cela suffit! Vous savez très bien que je n'avais aucunement l'intention d'être présente ici. Sans l'insistance de Nadia, je ne serais jamais venue. Pourquoi elle n'est pas parmi nous?

Le seigneur du manoir redoutait ce moment. Son cœur se met à battre comme une cafetière survoltée. Certes, il a usé d'un stratagème, mais pouvait-il faire autrement? Stella refusait obstinément toute participation à la réunion de Bohème. Whitman a eu le génie de faire

intervenir l'Indonésienne par reconstitution vocale électronique. Le reste appartient au passé: lors de leur rencontre aux Caraïbes, Nadia Chipatimah a cru pouvoir lui résister. Par sa bêtise éhontée, elle ne lui a pas laissé d'autre choix que de l'éliminer.

— J'ai une triste nouvelle. Nous devons être cinq, mais je crains que...

Stella pousse un cri à la limite du supportable.

— Quoi?

— Nadia m'a appelé depuis Antigua pour dire qu'elle ne se joindrait pas à nous. C'est dommage pour elle car j'ai peur qu'elle ne succombe à la perfidie des éphémères. Notre consœur de Sumatra est naïve. Je me demande si son quotient intellectuel est suffisant pour...

— Je ne vous autorise pas ces mots. Nadia est mon amie! Si elle n'est pas des nôtres, je ne reste pas une seconde!

— Désolé, Stella. Il n'est pas question pour vous de partir.

Le banquier a employé un ton militaire excluant toute insubordination.

— Je suis citoyenne américaine et libre, Whitman. Je repars par le premier avion.

— Vous resterez jusqu'à ce que nous ayons terminé le programme prévu.

De manière incompréhensible, la rebelle s'effondre en larmes. Balthazar se lève d'un bond.

— Voulez-vous dire que nous sommes prisonniers?

Whitman tremble à l'idée de se retrouver sans défense face à cet agité. Son ton se radoucit.

— Balthazar, calmez-vous! Considérez-vous en vacances. Je ne fais qu'appliquer des normes de sécurité à la hauteur de l'enjeu.

— Qu'est-ce à dire?

— Pour l'essentiel, vous aurez à enfiler des cagoules lors de vos déplacements dans cette demeure. Lorsque j'aurais exposé mon plan, ces désagréments paraîtront menus fretin.

— Pouvons-nous au moins téléphoner?

— Je ne peux permettre le moindre écart de sécurité. D'ici quelques jours, vous me bénirez d'avoir édicté de telles règles.



Les yeux de la Californienne sont embués.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Nadia?

— C'est le cadet de mes soucis, rétorque Philip.

Stella, boule de pleurs, hurle la douleur de ne pouvoir contacter son amie. Magnanime, Gucci s'approche et la serre contre sa poitrine. Payet s'inquiète d'une telle initiative: l'Italien serait-il en train de la courtiser? Il se flagelle mentalement à l'idée d'avoir favorisé un concurrent par son indolence.

Elle relève la tête, découvrant une moue éplorée et croise le regard de Balthazar.

— Si Nadia n'était plus parmi nous, je serais seule au monde.

Le Parisien rougit. Elle se redresse, soudainement combative et s'adresse au banquier.

— Si vous avez menti . . .

Balthazar est impressionné, tant la colère rend l'Américaine sexuellement séduisante. En proie à une migraine londonienne, Whitman demeure de glace.

Face à sa dureté inflexible, elle rechute:

— Laissez-moi partir!

— Impossible. Ne vous tracassez pas. J'appellerai régulièrement Antigua. Je ne peux rien faire de plus.

Gucci pressent que Whitman n'en fera rien.

— S'il vous plaît, je vous demande à tous d'établir un interlude dans votre existence, plaide le banquier. L'heure est venue d'entrer dans une autre dimension.

Saisissant la télécommande, il provoque un effet spectaculaire: le tabouret sur lequel il se trouve disparaît progressivement. Tel un banquier céleste, il demeure perché sur une bulle d'air solide. Sa voix se fait ardente.

— Je suis pareil à l'aigle qui a survolé la montagne et guetté le soleil sous l'avalanche: mes ailes sont fatiguées. J'ai emmagasiné une connaissance qui défie les fondements de la vie. Une clé plus précieuse que toutes les mines de diamants. Êtes-vous prêt à accueillir ce bijou miraculeux?

### III

Une écrevisse monumentale moulée dans le cuivre surplombe une fontaine de bassins en mosaïques. De temps à autre, un bébé dauphin jaillit d'une corne évasée et plonge dans l'eau pétillante avant de s'enfoncer dans les fonds bleus.

Lorsqu'ils découvrent la salle à manger - une grotte en forme de boomerang, creusée à même la roche - les invités de Whitman ne dissimulent pas leur ravissement. Balthazar Payet, séduit par ce décor lunaire caresse les cristaux bruns striés d'incrustations rouges. Les yeux de Paul Gucci s'attardent sur un ballet ensorceleur : la lumière bleutée qui caresse les excroissances minérales fait trembler leurs ombres. Stella, s'abandonne à quelques pas de danse, bercée par les tintements de sitars indiens.

Le banquier invite ses convives autour d'une table d'une vingtaine de mètres, dont une extrémité se situe près de la fontaine. Balthazar s'extasie sur les cannelures orangées du bois et balaye ses doigts sur les renflements rugueux.

— Serait-ce du cyprès de Louisiane?

— Il se peut, répond Whitman qui s'assoit sur un fauteuil à barreaux afin de présider la tablée.

— Cet arbre m'impressionne. Il peut vivre jusqu'à mille deux cents ans.

— Peut-être, mais il n'est pas éternel.

— Je ne savais pas que vous aimiez les dauphins. Il y a donc les baleines...

— Balthazar, prenez place! Vous n'allez pas dîner debout.

Le Parisien réalise que le hasard a fait les choses à la va-vite: Paul et Stella se sont placés côte à côte, sur la droite de Whitman. Il se retrouve seul sur le banc parallèle au mur volcanique.

Deux servantes masquées apparaissent du fond de la salle. Elles traînent une desserte métallique surmontée de têtes de crotales. Les deux êtres fantomatiques s'arrêtent à hauteur de Whitman et

dressent une table princière. Des verres de cristal sur trépied surélevé succèdent à des couverts d'argent massif aux manches laqués de bleu de Chine. Depuis plusieurs décennies, Balthazar n'avait côtoyé un tel luxe. Combien peuvent valoir ces assiettes en porcelaine blanche décorées de méandres vert indigo, or et platine ? Cette carafe à vin surmontée d'un capuchon d'étain ? Cette soupière de style Empire dont les anses encadrent un couvercle surmonté de feuilles de chêne en métal argenté ? Seul Whitman, en veste noire à épauettes et chemise à jabot semble en harmonie avec un tel univers aristocratique.

Le mets d'ouverture consiste en une soupe aux champignons dans laquelle baignent des carrés de salami. Un silence pesant règne parmi les convives. Whitman, guindé, est en proie à une interrogation scientifique : à quel moment l'euphorisant saupoudré dans le bouillon va-t-il produire les effets attendus ? Payet tente d'engager la conversation :

— A quelle profondeur sommes-nous ?

Whitman élude la question :

— Contre la claustrophobie, rien de tel qu'une bonne soupe. Bon appétit !

L'atmosphère se détend après l'arrivée du plat de résistance : une truite truffée de petits pois amers, marinant dans une purée de concombres citronnée. Une fois distillée dans le métabolisme, la substance tonique destinée à briser la glace a des effets singuliers ; presque instantanément, l'Italien, le Français et la Californienne en viennent à se tutoyer. Ils conservent toutefois un "vous" distancé vis-à-vis de leur hôte, comme s'ils ne parvenaient point à l'associer à leur gaieté collective. Le banquier n'a pas le temps de s'en formaliser : il se sent lui-même glisser dans une valse véhémence.

Payet ressert un verre de Cervena Ludmila à Gucci, qui n'est pas sans apprécier ce délicieux mousseux. Pendant une minute, l'Italien éméché, relate la mésaventure survenue lors du vol Helsinki - Prague, lorsqu'il s'est retrouvé la cible du désir mordant de sa voisine de siège.

— Elle avait peut-être un faible pour les quadra... pour les... Comment appelle-t-on les hommes de quatre cents ans ? demande Stella qui a du mal à articuler tant elle nage dans une douce euphorie.